

CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 14,					
PAR RICHARD PÈRE ET FILS.					
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St Antoine, 11.					
HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS	CIEL.
6 heures.	7 d au-		27 pou.		
	du mat.	75 deg	9 lign.	Nord.	couvert
	de 0.		Variab.		
Midi.	10 d au-	62 d-g.	27 pou.	Idem.	Idem.
	dessus		9 lign.		
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midi vr.	Couch.	Phases.		Age.
6 h.	0 h.	5 h.	Pleine lune.		13
15 min	11 min.	16 min.			



On donne les nouvelles 24 heures avant
aux bureaux de Paris.

ON S'ABONNE :

au Bureau du Journal, quai St-Antoine,
n° 32, et grande rue Mercière, n° 32, au 2^m.

à la Librairie-Correspondance de P. Jus-
sieu, place de la Bourse, n° 8, et à l'Office-Cor-
respondance de Lepelletier Bourgoïn et Co, rue
de la Dame-des-Victoires, n° 18.

PRIX :

pour 3 mois ; } Hors du département
pour 6 mois ; } du Rhône, 1 franc
pour l'année. } de plus par trimest-
tre.

Lyon, 14 octobre 1837.

lections sont en ce moment l'objet de l'attention
De tous côtés on s'agite; les candidatures sont
seuses. Que de rivalités vont se développer, que d'in-
sont se croiser! Au milieu de cette agitation, nous
sont impassibles et juges du camp: nous n'aimons pas
faire d'illusions. Nous n'attachons pas aux élections
importance plus grande qu'elles ne méritent: cepen-
s ne nous dissimulons pas l'influence qu'elles exer-
sur le pays; mais son avenir, mais son bonheur ne
font jamais entièrement d'une assemblée qui n'au-
mandat que de 160 mille électeurs. A côté du corps
al, en face des corps constitués, nous voyons la na-
et entière moins quelques milliers d'hommes, et nous
bien qu'en elle se trouve la puissance qui fait cour-
les volontés.

corps électoral ne peut donc pas à son gré faire la
e du pays; mais il peut être l'occasion, la cause in-
de graves événements. Evidemment, s'il s'asso-
vœux de la France, s'il envoyait siéger dans
nombre des députés une majorité d'hommes fermes et
sérieux, il l'aiderait à briser les obstacles qu'on lui
pose, il forcerait le pouvoir à changer de système; car
hommes du 13 mars, du 11 octobre, du 22 février et
15 avril n'ont guère eu d'autre appui sérieux que le corps
al. Aussi l'ont-ils travaillé en tous sens: tantôt ils
voqué la peur, parfois ils l'ont séduit par de fausses
esses, puis enfin ils ont pratiqué la corruption quand
vu que les moyens de ruse et de peur étaient insuf-
sants.

jours ils ont invoqué cette fiction que les chambres
orientaient le pays. Peut-on encore prétendre que les
membres aient été depuis 1830 la véritable expression de
l'opinion? Non, certes; car le pays a rougi de honte à la
lle du sac de Varsovie. Le pays! mais il n'a pas été
lice des ignobles moyens de police qui ont été prati-
pendant nos dernières crises, et il a été indigné quand
on connu l'histoire des journées d'avril.

men, nous n'avons pas d'éloges à donner à la chambre
putés qui vient d'être dissoute; mais jamais on n'au-
obtenue d'elle les lois de septembre, si on ne l'eût fait
dans un moment d'effroi et de peur. Alors elle n'a
raisonné. On lui a fait voir la machine infernale de
la prêle encore à éclater; on lui a montré des cas-
s d'officiers-généraux lâchement assassinés: c'est
de pareilles inspirations que les doctrinaires lui ont
ché des votes liberticides. Le pays, qui a confiance
en sa force, a répudié depuis long-temps toute solida-
avec les hommes qui ont été les auteurs de cette lé-
gation. Et pourquoi, de tous côtés, voyons-nous se dé-
opper tant de haines contre les doctrinaires? pourquoi
vrent-ils à la plupart des députés du juste-milieu une
sion profonde? N'est-ce donc pas qu'ils sentent qu'ils
été joués, entraînés, qu'on les a poussés en aveugles
des voies rétrogrades et violentes? Ce sentiment
est révélé dans les chambres existe plus générale-
dans le corps électoral; et si nous exceptons quel-
s émergumènes, ou quelques électeurs ambitieux ou
des, il y a dans tous les collèges un désir sincère d'é-
er les hommes du 11 octobre.

mais agir uniquement dans ce but, c'est ne rien faire
re le système qu'ils ont soutenu; c'est rester dans les

mêmes conditions politiques, et se préparer de nouvelles
déceptions. Si les électeurs indépendants veulent entrer
dans une ère nouvelle, s'ils veulent qu'on sorte enfin du
statu quo, il faut qu'ils rejettent avec sévérité toutes les can-
didatures des hommes qui ont pris part à la réaction, qui
ont applaudi à toutes les violences, et qui se sont enfin
entraînés à la suite des divers ministères. En voyant chaque
jour de si graves déviations dans la conduite des députés
qui vont siéger à la chambre, ils doivent comprendre qu'ils
ne peuvent s'environner de trop de garanties.

Les électeurs patriotes doivent donc prendre part aux
élections; ils doivent agir dans les diverses localités avec
sagacité et indépendance. Que dans chaque arrondisse-
ment électoral ils concentrent leurs forces pour arriver
aux nominations qui se rapprochent le plus de leurs prin-
cipes, et fassent échouer celles qui ont le plus de connexité
avec le système que nous combattons. En agissant ainsi, ils
feront acte de bons citoyens. Il ne faut pas se placer d'un
point de vue trop vaste, embrasser tout le champ d'une
bataille et en calculer prématurément l'issue; il faut,
au contraire, que chaque électeur zélé et actif se regarde
comme centre d'action, qu'il s'harmonise avec ceux qui se
rapprochent de ses tendances, et que, réunis, ils fassent
sentir autour d'eux leur influence, sans songer à ce qui se
passera dans d'autres lieux.

Rappelons-nous les luttes électorales de la Restauration,
rappelons-nous que de défaites le parti libéral avait à en-
registrer. Il sut ne pas se décourager, et put enfin mettre
le pouvoir dans la nécessité, ou de pratiquer ses doc-
trines, ou de violer ouvertement les lois.

Nous sommes dans des conditions qui ont quelque analogie
avec les temps que nous citons; pourquoi ne par-
viendrait-on pas enfin à placer les gouvernants dans la
nécessité de consulter l'opinion publique et de céder à ses
exigences?

Pour cela que faut-il? Choisir des hommes qui veuil-
lent sincèrement le bonheur de la France, qui placent
son intérêt au-dessus de tous les intérêts de famille, de
coterie, de classe; qui voient toujours dans le peuple la
seule force réelle, la seule puissance légitime! — Et les
intérêts de ce peuple sont-ils si difficiles à bien compren-
dre? Qui ne sait quels sont ses besoins les plus pressants?
Ne répète-t-on pas à satiété depuis sept ans qu'il faut l'in-
struire, le moraliser, utiliser ses bras? Est-ce que ce ne
sont pas là des vérités qui courent les rues?

D'ailleurs n'a-t-il pas donné des preuves incontestables
de son intelligence? Les populations n'ont-elles pas dé-
montré qu'elles avaient la conscience d'un meilleur aven-
ir et la puissance de le réaliser? — Ainsi nous n'avons,
nous, rien autre chose à recommander aux électeurs que
le choix d'hommes éclairés, droits et amis du peuple; qui
soient dégagés de passions cupides; que rien n'égare, pas
plus l'amour d'une vaine popularité que le désir des hon-
neurs et des titres; qui marchent dans le sens du pays. Si
nous obtenons quelques hommes doués de ces qualités,
soyons convaincus que nous aurons fait un pas vers une
meilleure situation, et que nous aurons aidé puissamment
à donner à la France des chances de sécurité et de bon-
heur.

On lit dans le National:

Les électeurs patriotes doivent, suivant nous, adresser à tout
candidat les questions suivantes:

1^o Quel serait votre vote dans le cas où l'on reproduirait une

demande d'apanages pour les princes de la famille royale ou
pour tout autre? Ne pensez-vous pas que les apanages seraient
un retour vers l'ancien régime, que la révolution a voulu
abolir; qu'ils seraient un premier pas vers l'abolition de notre
loi sur le partage des successions; qu'ils seraient d'ailleurs
plus funestes encore qu'une dotation en argent, en ce qu'ils
auraient un caractère irrévocable, et qu'ils porteraient un coup
sensible à l'agriculture, source première de toute richesse?

2^o Quel sera votre vote lorsqu'on présentera le budget tou-
jours croissant de la police secrète? Ne croyez-vous pas que
toute dépense qui n'est pas avouée n'est pas avouable, et que
les fonds secrets ne sont destinés qu'à entretenir la corruption
de la presse, aussi bien que toutes les autres corruptions?

3^o Si l'on essaie de rétablir une pairie héréditaire, comme cela
ne peut manquer d'arriver, à moins qu'on ne se risque à n'avoir
plus de pairie, accepterez-vous cette proposition, ou, au con-
traire, ne la repousserez-vous pas, comme tendant à détruire
l'égalité parmi nous, et comme constituant un privilège con-
traire à nos mœurs comme à nos lois civiles?

4^o Voteriez-vous pour que la responsabilité ministérielle ne
soit pas une fiction?

5^o Si l'on propose que les fonctions de députés ne soient plus
gratuites, appuieriez-vous cette réforme qui nous semble in-
dispensable, qui est conforme à ce principe: Que tout travail
mérite salaire, qui étendra le cercle si restreint des éligibles,
qui donnera la faculté à la capacité pauvre d'apporter dans l'as-
semblée nationale le tribut de ses lumières, et permettra enfin
de peupler la chambre d'autres hommes que de fonctionnaires
publics salariés du gouvernement?

6^o Ne vous semble-t-il pas qu'un grand nombre de places qui
exigent la résidence dans des localités éloignées, et l'emploi
tout entier du temps de ceux qui doivent les remplir, sont,
par cela même, et sans parler d'autres causes, incompatibles
avec les fonctions de députés? Voteriez-vous pour que cette in-
compatibilité soit reconnue par une loi?

7^o Appuieriez-vous toutes les propositions qui auront pour
but de rendre définitif notre établissement en Afrique? Vote-
rez-vous pour que la régence soit incorporée, par une loi, à
l'empire français, pour qu'elle forme un ou plusieurs départe-
ments, comme la Corse, également séparée, par la mer, du
continent européen?

8^o Enfin, voulez-vous fermement la réforme électorale, et
jusqu'à quel point désirez-vous qu'elle s'étende? Ne pensez-
vous pas, par exemple, que les droits politiques devraient être
conférés à tout homme qui porte l'habit de garde national? Ne
vous semble-t-il pas que tous ceux qui supportent le poids des
charges publiques, qui contribuent de leur travail et, au besoin,
de leur sang pour le maintien de l'ordre et de la liberté, sont
aussi propres que qui que ce soit à nommer un député et à
recevoir eux-mêmes le mandat électoral?

9^o Ne vous paraît-il pas encore que le fractionnement des
collèges par arrondissements favorise l'élection des notabilités de
clocher et donne des chances aux prétentions des légitimistes?
Voteriez-vous pour la réunion de tous les suffrages au chef-lieu
de département?

Voilà les interpellations qui, dans l'état actuel des choses,
nous paraissent devoir être adressées aux candidats à la dépu-
tation. Tout homme qui désire le bien de son pays et qui veut
le représenter doit avoir assez réfléchi sur les besoins de la
chose publique pour être fixé sur ce sujet.

L'arrondissement de Vienne est celui qui présente le plus de
chances à l'opposition. Là, du moins, elle a des candidats
qu'elle peut présenter avec confiance, et qui ne se sont pas lais-
sés gagner par ce dégoût qui éloigne de la députation les mei-
leurs citoyens. Il est à peu près certain que M. Villars, membre
du conseil-général où il a pris une place distinguée, remplacera
dans la nouvelle chambre M. Jacques de Terrebasse. M. Cou-
rier sera opposé avec succès à M. Lombard.

(Patriote des Alpes.)

Jeudi prochain doit avoir lieu, sur la scène du Gymnase, un
début plein d'intérêt pour les habitués de ce théâtre. C'est ce-

Grand-Théâtre.

MORT DE LA COMÉDIE. — DÉRIVIS FILS.

En l'an de grâce 1837, le lendemain d'une représenta-
tion des *Huguenots*, par un soir d'été, qu'elle rendit l'âme, la
jeune enfant, en psalmodiant, pour la cent et unième
fois, l'airique épistolaire! Et ils étaient là cinq ou six acteurs
et spectateurs, l'œil sec et le cœur froid, assistant à
sa longue agonie et étouffant, comme à plaisir, son râle de
sous leurs rires dédaigneux et moqueurs. Vainement
elle pleura pour son passé si glorieux et si beau, vainement
réclama-t-elle les secours de l'art. L'art fut sourd à sa
et tous, acteurs et spectateurs, lui furent impitoyables,
point qu'à sa dernière heure la malheureuse trouva à
un manteau pour se draper et mourir dignement. Seule-
ment qu'elle eut cessé de donner aucun signe de vie, on
comme un murmure de plusieurs voix récitant le
épique; puis un homme vint froidement lui fermer les yeux,
chacun l'a déjà nommé) à qui l'on avait confié
enfant et qui la laissa tellement dépérir que, dans ces
temps, vous eussiez eu peine à reconnaître la fraîche
fille de Molière, tant ses traits étaient flétris, tristes
et inconnus.

Le lendemain on procéda à son enterrement: la *Femme juge*
de la *Dépôt amoureux*, le *Mercurie galant* et les *Deux*
étaient les quatre coins du drap; — suivaient les *Plai-*
de *l'Égalité universel*, les *Droits de la Femme*, *Eulalie*
à quelque distance du cortège, riant sous cape,
de *Meuniers* et *Denise et André*, compagnons ordi-
pauvre fille, et tous plus ou moins de sa mort. Ar-
l'Hôtel-de-Ville, le cortège s'arrêta, et aussitôt le
municipal, accompagné de M. le maire, se montra sur le
d'Alceon, et un membre, le plus éloquent de tous, prononça
quelques paroles inintelligibles. Après cette

simple oraison funèbre, le cortège reprit silencieusement sa
marche. Pendant ce temps, l'on dit avoir aperçu, accolés der-
rière les fenêtres d'un célèbre restaurateur, les visages frais et
bien portants de *Robert*, des *Huguenots*, de *la Juive*, et *tutti*
quant, ennemis généreux qui se cachaient pour ne point in-
sultier, par leur luxe, au convoi du pauvre. — Un homme, voyant
passer ce modeste cortège, demanda qui était mort. — La Co-
médie, lui répondit-on. — Que faisait-elle? — Rien.

Bonne et joyeuse fille que tant de beaux génies, et Molière
le plus grand de tous ces génies, s'étaient plus à créer si forte
et si spirituelle; caustique enfant aux allures si vives et si sé-
duisantes, aux saillies si franches et si bouffonnes, aux regards
si moqueurs et si pénétrants; toi naguère si pleine de vie et
de fraîcheur, il t'a fallu mourir sous notre ciel brumeux! Pour-
quoi aussi, pauvre fille, avoir été si mal apprise que de venir
dresser tes modestes tentes entre nos deux fleuves, au milieu
de notre atmosphère de chiffres et de comptoirs, comme si tu
ne savais pas qu'ici les affaires absorbent exclusivement tous les
esprits et leur laissent à peine le temps, non de comprendre,
mais seulement d'écouter une œuvre d'art? — Et puis, quel
pauvre bagage à ta suite! Pas le plus petit escadron de cardi-
naux, d'archers ou de lazzaronis, pas la moindre masse de peup-
le folle et ivre de joie se ruant sous tes pas. Où sont tes nom-
breux essais de danses à la gorge nue, aux formes saillantes,
aux regards lascifs? Où sont tes églises, tes palais, tes châteaux
gothiques, tes splendides festins, tes formidables orchestres?

— Dans une époque comme la nôtre, qui de jour en jour va
se matérialisant, ignorais-tu donc que la première condition
pour plaire, c'est de parler fortement aux yeux, et qu'un be-
soin on vous dispense d'esprit et de bon sens, pourvu qu'on se
montre paré de brillants oripeaux, et qu'on fasse retentir haut
et fort le pavé des rues sous les roues de ses nombreux équipa-
ges? — Mais toi, honnête fille pleine de confiance en ton esprit
et ta gaieté, plus soucieuse de parler aux intelligences qu'aux
regards, tu as persisté à ne point appeler à ton secours tout

clinquant étranger à ta nature naïve et vraie. — Aussi qu'est-il
advenu? Ta voix s'est usée à répéter, dans un grand désert de
pierre, les sages et spirituelles paroles que l'avaient apprises
les premiers maîtres; la tristesse s'est emparée de toi que cha-
cun délaissait; peu à peu tu as perdu toute foi en tes ressources
et en ta bonne humeur; tu n'as plus ri, tu as grimacé le rire;
ta voix est devenue tremblante, fausse et criarde, comme celle
d'une vieille fille qu'on ne courtise plus; il n'est pas jusqu'à ta
manière de te vêtir que tu n'aies désapprisé, et oubliant et
confondant tout, costumes, traditions, finesse, esprit, intelli-
gence, tu t'es faite maussade et méconnaissable, à ce point que
tu ne savais plus ni parler, ni plaisanter, ni railler, ni même
marcher.

— La faute d'un tel dépérissement, il est vrai, n'en est pas
à toi seule, pauvre fille abandonnée qui ne demandais qu'à
vivre, mais bien aussi au public coupable d'indifférence envers
toi, et, par contre, à tes interprètes découragés et sans con-
fiance en eux comme en toi, enfin à cette époque sans nom
qui flétrit et dévore toutes choses bonnes ou mauvaises, et qui,
s'enrayant, par un beau matin, sur un chemin de fer, court,
insouciant et dédaigneux, avec une vitesse à donner des verti-
ges aux plus intrépides. — Mais du fond de ton sépulcre ou
tu reposes froide et inanimée, pauvre fille; j'entends ta voix
accusant d'ignorance et nommant même les médecins chargés
de te rappeler à la vie... Silence! respect aux vivants, et
apaise un peu cette colère d'outre-tombe. Ta voix, désormais
impuissante, se perdrait encore dans le désert sans trouver un
écho. Repose en paix. Amen!

Vive donc l'opéra! — Dérivis fils, grand et beau Bertram,
nous a ramené Robert au teint frais et aux robustes poumons.
Aussi, public d'accourir et d'applaudir à cette musique tou-
jours si nouvelle et si riche de Meyerbeer. — Dérivis possède
une fort belle voix de basse, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit
sans défauts. Les notes qui sont dans le médium de sa voix sont
pures, bien posées et pleines de charmes; mais ses notes basses,

lui de l'un de nos compatriotes, M. Pégaz, dont le public des Célestins encouragea les premiers pas dans la carrière dramatique il y a quelques années. Nous aimons à penser que le même accueil lui sera réservé. *Le Mari de la Dame de Chœurs*, *Michel Perrin* et *Renaudin de Caen* sont les trois ouvrages dans lesquels se montrera tour à tour le camarade d'Achard.

Paris, 12 octobre 1837.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Depuis qu'il paraît à peu près certain que le mariage de la princesse Marie d'Orléans avec le duc Alexandre de Wurtemberg sera célébré en famille, il se manifeste dans le peuple des courtisans une assez vive agitation. L'éclat des fêtes de Fontainebleau avait éveillé des souvenirs endormis depuis 1830, et donné le goût des grandeurs à de petites gens qui ne les dédaignent que parce qu'on ne les avait point conviés encore à reposer sous leur ombre. Les magnificences rebadigeonnées de Versailles avaient fait reluire l'espoir d'assister bientôt à d'autres résurrections. Une charge féodale, quoiqu'maintenue sous le gouvernement prétendu représentatif des Bourbons aînés, avait été exhumée de l'oubli; M. Pasquier avait été, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, nommé chancelier de France. Pourquoi, à l'occasion du mariage de la princesse Marie, M. Sébastiani ne serait-il pas nommé connétable, M. Decazes sénéchal, M. Montalivet grand-prévôt de l'hôtel, et le gérant du *Temps* grand bouteiller?

Rien de tout cela n'aura lieu. Les élections générales approchent; l'élément révolutionnaire reprend vie: un retour aux us de l'antique monarchie méconterait la masse électorale; elle composerait la prochaine chambre sous cette impression, et quelle chambre ce serait pour un pouvoir qui veut oublier son origine! Les favoris du château ont donc renoncé à leurs prétentions; les historiographes appointés ont remis en portefeuille leurs improvisations poétiques; tous ceux qui ont bouche en cour ont imposé silence à leurs appétits criards. Plusieurs se consolent en pensant que le royal banquet n'est qu'ajourné. « Les élections d'abord, et ensuite les fêtes à Trianon; après le peuple, la cour! » disent-ils libéralement.

Bien que l'idée de faire nommer M. Guizot président de la chambre ait été accueillie dans le monde, où elle a été répandue comme une plaisanterie pure, plusieurs membres du cabinet songent encore sérieusement à appuyer sa candidature, s'il persiste à se présenter en concurrence avec M. Dupin. Le chef de la doctrine déclare toujours que, dès l'instant où il serait porté à la présidence, il renoncerait aux honneurs changeants du ministère.

Les fortes têtes du cabinet du 15 avril croient reconnaître, en effet, que M. Guizot se complairait dans la présidence. Il a toute l'allure d'un pédant de collège, disent-ils, et son rôle paraît être surtout de morigéner des écoliers turbulents ou in-soumis.

Resterait à éviter la mordante colère de M. Dupin. Quelqu'un des ministres abdiquerait bien pour lui son portefeuille; mais M. le procureur-général à la cour de cassation s'en soucie peu. M. Portalis n'a pas l'âge de M. Siméon. Et puis, les bonnes dispositions de la prochaine chambre pour M. Guizot sont loin d'être assurées. Double raison, qui augmente les embarras du cabinet.

Des nouvelles arrivées récemment à Paris confirment la nouvelle de la maladie de don Carlos. Ce n'est point, dit-on, une maladie organique, mais c'est un assemblage de mille maux qui l'ont réduit à un état de langueur considéré par les médecins comme ne présentant plus de remède. Le prétendant se résigne, ajoutent les correspondances du quartier-général carliste; il s'adonne à des pratiques de dévotion, il jeûne, il se macère, se confesse et communique chaque jour. Son unique préoccupation est de faire son salut dans une autre vie. Celle-ci ne l'inquiète plus. Ses serviteurs sont contrariés et voudraient voir reprendre à leur saint roi quelque humaine vigueur. Don Carlos ne tient compte de leurs souhaits intéressés; il vient, assure-t-on, de faire son testament: c'est à l'évêque de Léon et à ses collègues qu'il laisse le soin de toutes les affaires temporelles.

Si le prétendant meurt en effet, l'Espagne sera-t-elle mieux assise?

L'opinion publique, qui commençait à s'étonner de voir si long-temps vacantes à Paris les ambassades de Prusse et d'Autriche, est allée à la recherche des raisons qui font maintenir un pareil état de choses.

Le motif principal de cette irrégularité dans le service diplomatique est enfin découvert. Si le cabinet de Berlin ne remplace pas M. de Werther et laisse l'ambassade prussienne à un chargé d'affaires (M. Brossier de Saint-Simon), si le cabinet de Vienne ne renvoie pas M. d'Appony à son poste et le laisse occupé provisoirement par M. de Hugel, c'est que les deux puissances ne veulent point se compromettre d'une manière officielle, ni par sa présence, ni par son absence, dans la question

proprement dites, sont loin encore d'avoir toute la rondeur et la sonorité large que l'étude et le temps leur donneront sans doute.

On a trouvé que Dérivis n'a pas donné à Bertram cette accentuation grave et ce caractère sévère qui ressortent de la nature intime de ce rôle. Cela tient à la pétulance et à la jeunesse de sa voix, qu'il ne manie pas encore avec assez de dextérité pour la plier à toutes les exigences du drame. En général, il nous a semblé n'avoir pas dessiné Bertram avec des couleurs assez vraies et assez arrêtées: beaucoup de brillant et de verve dans quelques détails, mais pas assez de profondeur et de cette harmonie de nuances qui mettent un caractère en relief et en font vraiment une création pour l'artiste. — Cependant ces défauts sont rachetés par d'éminentes qualités auxquelles le public a rendu justice par d'unanimes bravos. — Avec Dérivis va repaître tout le répertoire du grand opéra que sa verve chaleureuse ne peut manquer de rajeunir.

Cette première représentation avait attiré beaucoup de monde. Nul doute que le talent si remarquable de ce jeune artiste si plein d'avenir n'amène la foule à notre Grand-Théâtre.

EUGÈNE D.

COMMENT IL NE FAUDRAIT PAS AVOIR UN MILLION DANS SA POCHE, POUR SE PRIVER DU PLAISIR DE VOIR DISCUTER LES CONTRATS DE MARIAGE PRINCIPERS.

Il y a long-temps que, sous le rapport de la finesse, le système actuel a détrôné feu Gribouille.

Mais c'est surtout à propos d'argent que le système a déployé toutes les ressources de son imagination ingénieuse. Il n'est jamais plus disposé à fouiller dans son sac à malice, que lorsqu'il s'agit de fouiller dans nos poches.

Ainsi on n'a pas oublié ses mille et un tours d'astuce et de prestidigitation pour faire passer la muscade des dots et des apanages. Les millions étaient demandés tantôt dans l'intérêt

des mariages de la famille d'Orléans; elles pensent que la position et la conduite d'un chargé d'affaires n'ont aucune signification dont on puisse ailleurs se prévaloir.

— M. Dupin aîné, quittant le fauteuil de la présidence pour la tribune, disait à la chambre des députés, dans la séance du 6 décembre 1834 :

« Qu'est-ce qu'une coterie? Tout le monde le sait. C'est une société, une affiliation ordinairement circonscrite de gens qui se connaissent, qui s'aiment ou qui s'estiment, ou qui du moins se livrent aux mêmes calculs ambitieux; qui ont un même système, qui veulent le faire prévaloir, l'imposer; qui veulent tout avoir, tout savoir, tout renfermer dans l'intérêt de leur parti. »

Le public ne manqua pas d'appliquer cette définition aux doctrines, et, bien que les opinions politiques de M. Dupin ne soient pas celles de la masse nationale, sa sortie obtint un succès général. Emanée du président de la chambre, elle a quelque autorité aujourd'hui encore dans le monde des contribuables. Nous apprenons aujourd'hui que, dans l'un des arrondissements du département d'Indre-et-Loire, un électeur en a fait le texte d'une motion vigoureuse, soumise au comité électoral du lieu, en tendant à réunir tous les suffrages indépendants contre la candidature du doctrinaire qui se présente dans l'arrondissement dont nous parlons. D'autres collègues s'empareront également des paroles de M. Dupin et rallieront ainsi bon nombre de voix encore incertaines.

— On nous écrit de Brest :

« On remarque depuis quelque temps dans les arsenaux maritimes une activité mystérieuse qui fait croire que le gouvernement sent la nécessité d'augmenter notre armée navale. Ce qui donne de la consistance à ces conjectures, c'est que le bruit s'est répandu que le gouvernement allait augmenter incessamment le personnel de notre marine. Dans la prévision de quels événements, contre quel ennemi, c'est ce qu'on ne dit pas. »

Faits Divers.

DÉCOUVERTE D'UNE ANCIENNE VILLE EN AMÉRIQUE. — Le *Morning-Chronicle* publie une correspondance d'Amérique dans laquelle nous lisons :

« On vient de faire dans l'Ouest une grande découverte d'antiquités qui occupera long-temps les savants de tous les pays. Babylone, Balbec, Palmyre, Thèbes et Memphis offrent des ruines habitées autrefois par des peuples que nous connaissons par les souvenirs de l'histoire; mais dans les déserts de l'Amérique du Nord ont été récemment découvertes les ruines d'une vaste cité à demi ensevelie, et dont la population est complètement inconnue. C'était probablement une race d'hommes aujourd'hui entièrement disparue de la terre. Certainement ni les Indiens ni leurs ancêtres n'habitèrent jamais de villes; j'ai beaucoup parcouru les régions sauvages de l'Ouest, j'ai examiné toutes les ruines du Missouri et de l'Illinois: toutes évidemment témoignent d'un peuple entièrement différent et plus civilisé qu'aucune de ces tribus aborigènes; mais ici ce qui reste de la cité découverte est bâti en brique. »

« Par qui bâtie et par qui habitée? Je laisse cette question aux savants archéologues; je ferai observer seulement que quelques-unes des tribus indiennes conservent la tradition d'une autre race d'hommes qui aurait vécu dans le nord de l'Amérique. Ces traditions rapportent que « Mammoth errait dans les bois, déracinant les arbres dans sa course, faisant sa proie des hommes et des animaux, » jusqu'à ce que le grand esprit, dans un orage terrible, » au milieu des éclairs et du tonnerre, tuât la bête redoutable. Depuis ce jour, l'homme rouge pêche dans les » claires rivières et chasse dans les bois et dans les prairies. »

« On pourrait dire que ces peuples ne ressemblaient en rien aux Mexicains, leurs monuments étaient entièrement différents. Mais, comme je l'ai dit plus haut, je laisse ces questions et cent autres aux investigations savantes des antiquaires. »

« Les premiers bruits de cette découverte se répandirent il y a environ deux mois, mais vagues et peu satisfaisants; aussi y ajouta-t-on peu de confiance, et pour cette raison je ne vous en avais rien dit dans mes lettres. Hier, cependant, je reçus à ce sujet un récit d'un de mes amis et un exemplaire du journal de Chicago (Michigan), dans lequel se trouve un croquis de la ville et quelques particularités descriptives dues à M. N. F. Hyer. L'éditeur dit en effet qu'un

de la dignité de la famille royale, tantôt dans l'intérêt de l'honneur de la signature du souverain, tantôt dans l'intérêt de nos alliances extérieures, etc., etc. Bref, tout le monde devait y trouver son intérêt, excepté toutefois la tirelire de la liste civile. Et les badauds s'empressèrent de vider leurs bourses... dans leur intérêt.

Or, depuis qu'il est question d'un nouveau mariage de princesse citoyenne, on n'avait pas encore fait la moindre tentative pour nous persuader que nous étions derechef intéressés à nous débarrasser du petit million de rigueur. On ne parlait à ce propos que des préoccupations pécuniaires. Cela nous paraissait à bon droit suspect et peu naturel.

Nous nous disions : « Il est impossible que le ministère laisse échapper l'occasion de faire passer une nouvelle muscade de notre poche dans sa gibecière matrimoniale, et qu'il soit au bout de ses tours, tant que nous ne serons pas au bout de nos millions. »

Et nous ne nous trompions pas : le système, de crainte qu'on l'accusât de monotonie, était tout simplement occupé à rechercher quelque moyen neuf de prestidigitation, et il a fini par le trouver. En outre, pour varier encore plus ses exercices, il a jugé à propos de faire exécuter le tour par un de ses compères en titre. Il a choisi à cet effet le plus gros et le plus lourd, c'est à-dire le *Temps*.

Voulez-vous savoir comment le gros compère, qui a toute la dextérité et la finesse d'un hippopotame, commence à nous jeter de la poudre aux yeux? Cette fois, il ne nous demande plus le million dans notre intérêt, dans l'intérêt de la France, dans l'intérêt de l'honneur national, encore moins dans l'intérêt des futurs époux ou dans celui de la liste civile... Ah! bien oui! pas si bête! — Mais alors, direz-vous, dans quel intérêt, car enfin il faut bien qu'il y ait un intérêt quelconque? — Eh bien! nous y voilà... c'est dans l'intérêt de la liberté des discussions de tribune!

plan a été commandé à M. Hyer par l'intendance actuelle. Ces ruines offrent un nouvel attrait au milieu de toutes les curiosités dont fourmille l'ouest de l'Amérique, et confirment quelques-unes des étranges théories des savants relativement à l'état primitif des régions de l'ouest. Le mythe de sa population sera-t-il jamais dévoilé? Au reste, l'ouest est riche en curiosités, et probablement celle-ci n'est que la première des découvertes qui sont réservées à l'admiration des savants à venir.

Il y a encore d'autres ruines dans le nord-ouest. Elles sont situées dans la juridiction de Jefferson, ouest de Milwaukee, et sur la rive gauche de la petite rivière du Roc, à peu près à 42° 30' de latitude nord, et 12° 30' ouest de Washington. M. Hyer dit qu'un établissement a été récemment commencé dans le voisinage. Les curieux, par conséquent, ne seront pas obligés de camper en plein champ: chose importante, croyez-en mon expérience, dans un endroit rempli de loups, d'ours et de panthères. Les Indiens appellent cette ville Aztalan; pourquoi? On n'en dit rien. Cette ancienne capitale d'un monde qui n'est plus parait, par ce qui en reste, avoir eu plusieurs milles d'étendue. S'il m'arrive quelques nouvelles informations, je vous les enverrai.

« Quoique je ne sois pas un Jonathan Oldbuck, je crois que cette nouvelle est d'un grand intérêt pour les archéologues et pour tout le monde. »

OBSEQUES DE LESUEUR. — C'est aujourd'hui qu'ont eu lieu les obsèques de Lesueur. Un service funèbre a été célébré ce matin à Saint-Roch. Plusieurs morceaux ont été chantés par les principaux artistes de l'Académie royale de Musique, avec accompagnement d'orgue, et notamment par Alexis Dupont et Duprez. La voix de ce dernier a produit le plus grand effet dans l'assemblée. Les curieux, de manière solennelle, avec cette méthode si large et si pure et ce sentiment si profond qu'on lui connaît. Ce n'était là, nous l'espérons, que le prélude d'une grande solennité musicale par laquelle on honorera bientôt d'une manière plus complète la mémoire du grand compositeur qui vient de nous être enlevé. On ne pourrait mieux faire que d'exécuter à cette occasion la messe de *Requiem* composée par M. Berlioz, celui des nombreux élèves de Lesueur qui lui fait le plus d'honneur. Ce serait en même temps un hommage digne du talent qui n'est plus, et une juste réparation du tort qu'a éprouvé dernièrement M. Berlioz; car on se rappelle que cette messe lui avait été commandée pour la cérémonie funèbre de juillet, par le gouvernement, qui depuis, on ne sait trop pourquoi, a changé d'avis, et n'a plus voulu la faire exécuter.

Un assez grand nombre de membres de l'Institut en costume, et presque toutes les notabilités musicales, assistaient à cette cérémonie. Nous avons reconnu, parmi les personnes qui portaient le poêle, MM. Berton, Halevy et Berlioz. Les nombreux élèves de Lesueur suivaient dans le plus profond recueillement: MM. Prevost, Elwart, Ambroise Thomas et Bezozzi, tous grands prix de l'Institut, ce dernier, couronné le jour même de la mort du maître. Un seul manquait à ce triste cortège, et celui-là lui était peut-être encore plus cher que les autres, car c'est son genre, M. Xavier Boisselot, grand prix de l'année dernière, qui se trouve en ce moment à Marseille, d'où il doit se rendre à Rome.

Le convoi s'est dirigé vers le cimetière du Père-Lachaise, où les honneurs militaires ont été rendus à Lesueur qui était chevalier de la Légion-d'Honneur. Plusieurs discours ont dû être prononcés sur sa tombe, par M. Berton, au nom de l'Institut, et par MM. Berlioz et Elwart.

— Le chef de l'école dite phalanstérienne, M. Charles Fourier, auteur de la *Théorie des quatre mouvements*, du *Nouveau monde industriel* et du *Traité d'association*, est mort le 10 octobre, à quatre heures du matin, âgé de 67 ans. Ses funérailles se feront demain mercredi, à deux heures précises; le convoi partira de son domicile, rue Saint-Pierre-Montmartre, n° 9.

Extérieur.

ESPAGNE. — MADRID, 4 octobre. — Les communications avec un grand nombre de points continuent d'être interrom-

N'est-ce pas que le tour est parfaitement neuf, et que vous étiez loin de vous y attendre?

Écoutez plutôt l'explication du gros compère :

« Il paraît certain que, dans le contrat de mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg, ne figure point la dot d'un million qui avait été portée au contrat de la reine des Belges. Il est probable que certains journaux y TROUVERONT À REDIRE. (Textuel.) Ils pourront alléguer, en effet, que c'est à tort qu'on ôte aux députés du pays l'occasion d'exercer un droit de blâme ou d'approbation sur les alliances de la famille du souverain, en accordant ou en refusant le vote de la dot. »

N'est-ce pas que ces certains journaux français qui trouveront probablement à redire, parce qu'on ne fait pas payer un nouveau million dotal à la France, sont une ravissante paillasserie?

Et puis, n'oubliez pas que ce même *Temps* avait déclaré précédemment que le futur wurtembergeois ne demandait absolument rien à la France, si ce n'est sa princesse. Aujourd'hui c'est la France qui doit le forcer à recevoir quelque chose avec.

Allons! la main à la poche, badauds! vous ne voudriez pas assurément mettre vos journaux dans le cas de trouver à redire, et priver vos députés du plaisir de discuter la convenance d'une alliance avec les illustres maisons de Wurtemberg, de Perlinpinpinshausen, de Saundesdesderblague, etc., lorsqu'il ne vous coûtera pour cela que la simple et unique bagatelle d'un million, pas davantage.

Alors, on placera sur la baraque du Palais-Bourbon l'inscription suivante : « Ici on discute librement, en vertu de la chartre, quoi que ce soit. Les représentations sont gratuites. » Prix des places de la galerie : un million! Nota. Les futurs principiers qui ne demandent rien se tiendront au contrôle pour encaisser la recette. »

Il est bien entendu que, si vous n'êtes pas contents de la discussion, on ne rendra pas l'argent à la porte. (Charicari.)

La position de certaines provinces est de plus en plus délicate : celle de la Manche peut en donner une idée. La dépopulation de cette province prépare une adresse pour représenter le gouvernement qu'elle est assiégée dans les murs de la capitale, et qu'elle a la douleur de voir plusieurs villages incendiés par les égarés, sans qu'il soit possible de les secourir. Les élections électORALES sont impraticables, et dans un tel état de choses que la province a besoin de compter sur les secours du gouvernement ; et ces secours, comment les accorder lorsqu'il a été forcé par les circonstances de discontinuer pendant plusieurs mois le service des escortes et le départ des troupes pour l'Andalousie, Tolède et l'Estramadure ?

Les élections sont très-animées : à Malaga, elles ont commencé par des coups de poings ; à Grenade, elles ont fini par des coups de pistolet. Dans le reste de l'Andalousie, ce sont des modérés qui ont triomphé.

M. Pizarro, qui ne s'attendait pas à une chute aussi prompte, avait pensé à une combinaison qui n'a pas pu se réaliser, dont il espérait tirer parti. Il ambitionnait, dit-on, la présidence du conseil, et il aurait appelé comme collègues : à Madrid, M. Castro ; au portefeuille de grâce et justice, M. Ulloa ; à la marine, M. Ulloa.

A Saragosse, l'infant don François de Paule figure au nombre des sénateurs proposés ; à Santander, c'est le mouvement qui a triomphé, bien que la population soit exclusivement mercantile.

Le général Narvaez, arrivé dans la capitale, est l'objet d'attentions telles qu'il serait aisé de le croire appelé à jouer un rôle important.

On attend avec anxiété l'issue des élections : celles de Madrid seront connues ce soir. On travaille maintenant à faire le recensement des suffrages ; mais il faudra huit jours pour connaître le résultat des élections provinciales : ce résultat, une fois publié, n'aura sans doute les difficultés qui s'opposent à la formation d'un ministère et à la marche des affaires. Le ministre des finances successeur de M. Pizarro montre la répugnance la plus prononcée à se trouver en présence des cortès, et aucun ministère politique ne voudrait affronter les périls du ministère que les choses resteront dans le même état.

La position de don Carlos, à Soria, n'est pas digne d'envie : le pays est toujours pauvre pour lui donner des ressources suffisantes.

Le 5 p. 0/0 s'est fait à la bourse à 18 1/8 1/4 au comptant. Dette publique, 5 au comptant.

PORTUGAL. — Les dernières nouvelles de Lisbonne sont du 20 octobre. Le maréchal Saldanha s'est embarqué à Vigo avec son régiment de Leiria. Le colonel Schwalback a licencié ses troupes et s'est réfugié, dit-on, sur le territoire espagnol. La reine refuse de contresigner la dégradation des généraux Villalor et Saldanha. Ce refus a amené la démission des ministres. Les cortès ont voté l'institution des deux chambres.

Un ordre du jour du baron Das Antas, dans lequel la conduite du gouvernement anglais est sévèrement appréciée, a été lu dans les journaux ministériels. Lord Howard de Walden a répondu contre cet ordre du jour. Les ministres ont désavoué l'ordre du jour du baron Das Antas, et promis à l'ambassadeur français de prendre les mesures nécessaires pour arrêter de semblables publications. L'esprit public est très-animé contre les Anglais : on leur pardonnera difficilement d'avoir suscité les derniers mouvements insurrectionnels.

Bibliographie.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE. (1770—1789.)

Les grands noms de Voltaire, de Jean-Jacques, qui planent sur le XVIII^e siècle et se le sont approprié comme leur conquête, nous ont rendus peut-être injustes pour une foule d'écrivains brillants et recommandables qui ont fait de la dernière moitié du XVIII^e siècle une des époques les plus florissantes et les plus progressives de la littérature française. C'est cette lacune que nous allons essayer de combler, en restituant à chacun qui lui appartient dans la gloire de ce grand siècle.

La période littéraire de vingt années que nous nous proposons d'examiner n'a jamais eu d'analyse. Et cependant elle est plus digne de fixer l'attention et d'être connue dans ses détails, que ce grand mouvement littéraire et philosophique qui préludait à notre régénération sociale ?

Une chose digne de remarque, c'est l'influence qu'exerçaient les académies, non pas seulement de Paris, mais de toute la France, sur l'éclat et la prospérité des lettres.

On voit que l'explication de cette influence des académies et l'empressement avec lequel beaucoup d'hommes illustres briguaient ou aspiraient l'honneur d'en faire partie, c'est qu'à cette époque les académies secondaient et devançaient même le mouvement littéraire. Par l'importance des questions qu'elles proposaient dans leurs concours, elles s'associaient à la tendance philosophique de ce siècle, et justifiaient l'ardeur des hommes de talent qui se disputaient ces palmes aujourd'hui si dédaignées. Aussi, parmi les lauréats de ces concours de province, remarque-t-on des noms qui ont contribué à la gloire du XVIII^e et du XIX^e siècle, et qui ont débuté par ces couronnes dans la carrière où ils allaient les plus beaux succès.

En 1784, Carnot, dont la vie politique devait offrir tant de détails et d'illustration, remporta, par l'éloge du maréchal de Vauvenargues, le prix de l'Académie de Dijon ; l'Académie de Metz, pour son discours sur le *Préjugé des peines* infligées aux criminels ; il partage cette couronne avec un homme qui devait rencontrer plus tard une effrayante célébrité, Maximilien de Robespierre ; l'abbé Grégoire, en 1773, remporta le prix de l'Académie de Nancy, par son *Eloge de la poésie*, et, en 1788, le prix de l'Académie de Metz, par son célèbre *Essai sur la régénération physique et morale des juifs*. N'oublions pas une femme qui, par son mérite d'être sauvée de l'oubli, la comtesse de Rouen, qui, en 1774, remporta le prix de poésie à l'Académie de Rouen, par une épître sur *l'obligation et les avantages de déterminer les mères à allaiter leurs enfants*.

Les concours de l'Académie française et de l'Académie des sciences à Paris offraient alors le même éclat. Citons Thomas de La Harpe et leurs nombreux triomphes. Citons Necker, qui remporta l'éloge de Colbert en 1773. M. de Pastoret concourut pour l'éloge de Voltaire, et en 1781 obtint le prix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par un *Essai sur le droit de propriété*. Citons encore l'Académie des Sciences, par son *Essai sur la physique*, par M. Quatremère de Quincy, aujourd'hui membre perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. En 1772, le concours de l'Académie de Saint-Denis, l'*Examen critique des historiens de l'Égypte*, avait obtenu la même palme, et l'un des

hommes les plus spirituels de tous les temps, le marquis de Rivarol, obtenait, en 1784, le prix de l'Académie de Berlin, par son *Discours sur les causes de l'universalité de la langue française*.

Les études historiques et philosophiques furent cultivées avec zèle et avec succès dans cette dernière période du XVIII^e siècle. Les productions originales marchaient de front avec les traductions des importants ouvrages étrangers. Suard traduisit l'histoire de Charles-Quint et celle de l'Amérique, par Robertson. Rulhières publia sa belle histoire de la révolution de Pologne ; Raynal, son grand ouvrage sur les établissements et le commerce des Européens dans les deux Indes. De Kock publia à Lausanne, la même année, son tableau des révolutions de l'Europe ; le savant de Guignes, traducteur de Confucius, fait paraître, en 1770, son histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols ; en 1776 paraît l'histoire générale de la Chine, par Grosier ; Gaillard publie l'histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, celle des grandes querelles de François I^{er} et de Charles-Quint, et enfin son histoire de Charlemagne. Fautin des Odoards continue l'abrégé chronologique de Hénault, depuis la mort de Louis XIV ; Dulaure publie, en 1787, ses *Singularités historiques* ; la célèbre et mystérieuse chevalière d'Eon, docteur en droit, diplomate et capitaine de dragons, publie son essai historique sur les finances de France sous le règne de Louis XIV et sous la régence, et ses considérations historiques sur les impôts des Babyloniens, des Égyptiens, des Perses, des Grecs et des Romains ; le marquis de Caraccioli écrit la vie de Joseph II, celle de Clément XIV, et publie les lettres de ce grand pontife ; Ameilhon continue l'histoire du Bas-Empire de Lebeau et fait paraître son important ouvrage du *Commerce et de la navigation des Égyptiens sous les Ptolémées*. Anquetil publie, en 1782, son *Intrigue du Cabinet* ; en 1789, *Louis XIV, sa cour et le régent*. Condillac met au jour l'histoire ancienne et moderne qui fait partie de son cours d'études ; et enfin Bailly se fait l'historien de l'astronomie et enrichit la littérature d'un ouvrage qui sera, dans l'avenir, l'un des plus beaux titres de gloire du XVIII^e siècle.

Bailly ne fut pas le seul écrivain que devaient frapper nos sanglantes discordes. Voici Brissot-Varville qui périt, le 31 octobre 93, à l'âge de 39 ans, après avoir tant écrit, tant traduit, et citons, parmi les ouvrages qui honorent sa mémoire, sa *Bibliothèque philosophique du législateur, du politique et du jurisconsulte*, et l'ouvrage qu'il fit avec Clavière, de Genève : *De la France et des États-Unis, ou de l'importance de la révolution d'Amérique pour le bonheur de la France*. Voici Carra qui périt avec lui le même jour, après avoir publié de nombreux écrits de science, de philosophie et d'histoire. Voici l'ingénieur Cazotte, André Chenier, Roucher, l'auteur des *Mois* ; Condorcet, dont le nom est aussi cher à la littérature qu'à la science ; Fabre d'Églantine, l'auteur du *Philinte de Molière*. Voici deux femmes, l'illustre et immortelle Roland, et l'infortunée Olympe de Gouges, qui périt à 38 ans, après avoir donné plusieurs ouvrages au Théâtre-Français ; voici Héroult de Séchelles, auteur du *Voyage à Montbart*, publié en 1785 par le *Mercur* ; voici Lamouignon de Malesherbes, qui, l'un des premiers, s'était occupé de propager en France la science de l'économie rurale ; Lavoisier, le célèbre chimiste ; Rabaud de Saint-Étienne ; enfin, car il faut les nommer tous, voici le médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois, Jean-Pierre Marat, auteur de beaucoup de mémoires sur l'électricité, sur le feu, sur la lumière, et d'un ouvrage sur *l'homme*.

Pendant que de nombreux et brillants travaux enrichissaient la science historique, la géographie, dans ses rapports avec cette science, trouvait d'habiles et profonds interprètes dans Bellin, Danville, Mentelle, Gosselin, couronné, en 1790, par l'Académie des Inscriptions, et Robert de Vaugondy. De grands voyageurs exploiraient le monde au profit de la civilisation et de la science, et publiaient les riches résultats de leurs découvertes. En 1771, Bougainville publie son voyage autour du monde ; le père des deux Chénier, ancien consul à Maroc, fait paraître ses recherches historiques sur les Maures, et ses observations sur les progrès et la décadence de l'empire ottoman. La même année que parut le voyage de Bougainville, le célèbre voyageur Guys publiait son voyage littéraire en Grèce, et, en 1786, son intéressant ouvrage de *Marseille ancienne et moderne*. En 1785, paraissent les lettres sur l'Égypte, de Savary ; et, deux ans plus tard, le beau voyage en Syrie et en Égypte, de Volney, l'illustre auteur des *Ruines*. Un écrivain qui devait également immortaliser son nom par de grandes productions littéraires, Bernardin de Saint-Pierre, faisait paraître, en 1772, ce *Voyage aux îles de France et de Bourbon*, où ne se montre pas encore la palette brillante qui devait orner de si vives couleurs les charmes poétiques de l'Arcadie, les beautés de la nature et les touchantes infortunes de Paul et de Virginie. En 1780, Levaillant publie son voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; l'année suivante, le célèbre naturaliste et minéralogiste Dolomieu, son voyage aux îles de Lipari ; n'oublions pas surtout ce grand et magnifique monument du *Voyage pittoresque de Grèce*, publié en 1778 par le comte de Choiseul-Gouffier.

Les antiquités et l'archéologie ne restaient pas en arrière et pouvaient s'enorgueillir de travaux solides, où l'érudition s'élevait dans des voies nouvelles et fécondes. Citons ici les premiers et importants travaux de Millin, de Mongez, de Pellerin, et ce célèbre *Voyage d'Anacharsis*, que peut revendiquer l'archéologie, et qui appartient aussi à la littérature par l'imagination et l'éclat du style. En même temps l'étude de l'Orient et celle des langues orientales prenaient chaque jour de plus grands développements. Anquetil-Duperron, le frère d'Anquetil l'historien, traduit, en 1771, le *Zend-Avesta* de Zoroastre ; en 1779, il publie son important ouvrage de *la Législation orientale*, et, en 1783, son livre de *l'Inde dans ses rapports avec l'Europe*. Le juif portugais Mardochée Venture traduit, en 1772, les prières journalières des juifs. De Cardonne, professeur d'arabe au collège royal, traduit Pilpai et Lockman, publie ses mélanges de littérature orientale, et son histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes. En 1787 paraissent les premiers travaux du célèbre orientaliste Langles ; en 82, Savary, l'auteur des *Lettres sur l'Égypte*, traduit le Coran. Mentionnons ici les deux beaux ouvrages de M. de Pastoret : *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, publié en 1787, et, l'année suivante, son beau livre de *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*.

Quoique les sciences physiques et mathématiques n'appartiennent pas à notre cadre, cependant, comme nous devons signaler ce que cette époque eut de complet dans sa direction intellectuelle, citons les noms des célèbres médecins Vicq-d'Azir, Tronchin, Tissot, Burchoz, Sabatier, Louis, Antoine Petit, de Beauchêne, Lassus. Citons le collaborateur de Buffon pour son histoire naturelle, l'illustre Daubenton ; son autre collaborateur, Gueneau de Montbeillard ; le grand naturaliste Valmont de Bomare ; Cassini, l'abbé Rozier, célèbre physicien et botaniste, tué dans son lit par un éclat de bombe pendant le siège de Lyon, en 1793 ; Lacépède, qui publie en 1781 et en 1782 les premiers ouvrages de physique, et en 1783 sa poétique de la musique, ouvrage où se révèle le grand écrivain ; Dolomieu, que nous avons déjà cité comme voyageur ; Fourcroy, célèbre à la fois comme chimiste, comme médecin et comme physicien ; Guyton de Morveau, Has-

senfratz, le grand minéralogiste Haüy, les astronomes Lalande et Laplace ; Huzard et de Prony, qui débutent, l'un en 84, l'autre en 87, dans la carrière où tous deux se sont illustrés ; le grand botaniste de Jussieu ; Lavoisier, Bourgelat, Lamarck, Gaspard Monge, Parmentier, le célèbre naturaliste de Saussure, et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, et parmi lesquels nous n'oublions pas l'infortuné Pilastre des Rozières, mort victime de son courage et de son dévouement à la science, qui périt si misérablement, le 15 juin 1785, dans un voyage aérien, et dont M. Rœderer fit un éloge, éloquente expression des regrets et de l'admiration de toute la France.

Le monde des idées faisait aussi des conquêtes, en même temps que l'homme agrandissait son pouvoir sur le monde physique. L'économie politique, la morale, la législation, faisaient chaque jour des pas nouveaux : si des théories philosophiques plus ingénieuses que solides apparaissaient dans ce grand mouvement des esprits, de grandes vérités se faisaient jour, et si la philosophie avait ses romanciers, elle avait aussi ses annalistes et ses historiens.

Sans revenir ici sur les grands noms et les grands travaux de Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, D'Alembert, Diderot, Condillac, nous citerons les célèbres travaux scientifiques et philosophiques de Bonnet, de Genève ; le *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, par Court de Gebelin, et son *Histoire naturelle de la parole*. Ici s'offre à nous l'abbé de L'Épée, avec son immortelle découverte. En 1776, cet homme de bien, qui fut aussi un homme de génie, publie son premier écrit sur l'éducation et l'instruction des sourds-muets par la voie des signes méthodiques. L'abbé Sicard le suit dans cette carrière, ou il n'apporta pas peut-être le même esprit de dévouement et d'abnégation que son vertueux prédécesseur. De L'Isle de Salles fait paraître en 1770 sa *Philosophie de la nature* ; en 1779, son *Histoire des hommes*, puis son *Histoire philosophique du monde primitif*. La persécution dictée à Mirabeau, encore obscur, son éloquent écrit sur les lettres de cachet et les prisons d'état. Plus tard, il trace le tableau de la monarchie prussienne sous Frédéric II ; puis il célèbre le génie de Moïse Mendelssohn, et publie de grandes vues sur la réforme politique des juifs. A la même époque se rattachent les travaux du célèbre publiciste de Lolme et les écrits de Turgot. Barbé-Marbois entre dans la carrière ; il traduit le *Socrate* de Wieland, et publie plusieurs ouvrages de morale. Necker, en 1775, fait paraître son ouvrage sur *la Législation et le commerce des grains*, et, en 1788, son livre sur *l'Importance des opinions religieuses*. L'abbé Sicard débute la même année par son *Essai sur les privilèges* ; Lanjuinais, en 1786, par son *Mémoire sur les dîmes*, et la baronne de Staël, en 1789, par sa *Lettre sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*.

Quant à la littérature proprement dite pendant cette période, nous la diviserons en trois sections : 1^o la littérature ancienne, ou les ouvrages qui traitent de cette littérature, et les traductions ou imitations des anciens ; 2^o les traductions de la littérature moderne étrangère ; 3^o les productions originales purement littéraires, et qui appartiennent au roman, à la poésie ou au théâtre.

Cette époque fut signalée par d'importants travaux sur la littérature ancienne. Nous n'avons pas la prétention de tout apprécier, de tout mentionner ; traçons cependant le tableau, aussi complet que le permet notre cadre, des tentatives qui furent faites alors pour répandre et populariser les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

On pourrait reprocher aux traductions de cette époque, soit en prose, soit en vers, un caractère général de molle et facile élégance, et une sorte de faiblesse monotone qui reproduit mal la couleur et l'énergie des originaux ; mais elles sont néanmoins supérieures, sous le rapport du style, aux traductions du siècle précédent ; plusieurs se distinguent par un mérite réel, par une grande intelligence des anciens : l'une enfin, celle des *Géorgiques*, par l'abbé Delille, a pris place parmi les chefs-d'œuvre du genre.

En 1768, de Lagrange traduit le beau poème de Lucrèce ; quelques années plus tard, il publie sa traduction des œuvres de Sénèque le philosophe. Cet écrivain meurt à 37 ans, en 1775. En 1770, le jésuite Grou traduisit Platon ; la même année, paraissent les *Douze Césars* de Suétone, traduits par La Harpe, et enfin l'admirable traduction des *Géorgiques*, par Delille. Larcher, savant helléniste, traduit Hérodote et Xénophon ; l'abbé Lemonnier publie sa traduction de Térence ; le libraire Pancoucke traduit Lucrèce, presque en même temps que Lagrange, et les deux ouvrages paraissent la même année ; l'abbé Paul, traducteur infatigable, mais plus fécond qu'heureux, fait paraître, de 1770 à 1781, ses traductions de Justin, de Florus, de Cornelius Nepos, et ses extraits de Tite-Live. Le savant et laborieux Poinssin de Sivry traduit Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Tyrtée ; il traduit l'histoire naturelle de Pliny ; il traduit aussi les comédies d'Aristophane, partie en prose, partie en vers ; ses nombreux travaux lui laissent encore le temps d'écrire son ouvrage sur *l'Origine des premières sociétés, des peuples, des sciences, des arts et des idiomes anciens et modernes*. Rochefort publie ses traductions en vers de *l'Iliade*, de *l'Odyssee*, et enfin le Théâtre de Sophocle, traduit en entier, et une nouvelle édition du Théâtre des Grecs, de Brumoy, avec de nombreuses augmentations. Sélis, professeur au collège royal, traduit en vers les satires de Perse, et, en 1778, paraissent les *Métamorphoses* d'Ovide, par Saint-Ange. De Wailly, habile grammairien, traduit les Commentaires de César et les discours choisis de Cicéron. Le savant abbé Brottier publie ses précieuses éditions de Tacite, de Pliny et de Phèdre. Chabannon traduit Pindare et Théocrite ; l'abbé Auger, Eschine et Démosthène ; et le président de Brogues, Salluste, que traduit aussi le grammairien Beauzée. Horace trouve un traducteur élégant dans Binet, et Lucien un interprète, sinon brillant, du moins consciencieux, dans Belin de Balu. En 1776, Lebrun, depuis duc de Plaisance, traduit *l'Iliade*. Dacier préludait à sa longue carrière d'érudition et de science par sa traduction d'Élien, parue en 1772, et par celle de la *Cypripédie* de Xénophon, publiée cinq ans plus tard. Un autre helléniste, dont les travaux devaient contribuer puissamment à la résurrection des études grecques au commencement du XIX^e siècle, Gail traduisait, en 1780, les Dialogues de Lucien ; un officier aux gardes-françaises, Duthéil, traduisait les tragédies d'Eschyle et les poésies de Callimaque ; Charles Lévêque traduisait Thucydide ; Dotteville, Taçite et Salluste ; le sculpteur Falconnet publiait la traduction de Pliny l'ancien, avec des commentaires. Et enfin terminons ce tableau rapide des traductions classiques de la fin du XVIII^e siècle, en réunissant deux savants et laborieux écrivains que distinguait également la diversité de leurs connaissances, Gin et Lefebvre de Villebrune. Le premier, juriconsulte habile, connu par sa savante analyse du *Droit français*, a traduit Eschine, Démosthène, Homère, Hésiode et Théocrite ; le second, habile médecin, chimiste et physicien distingué, en même temps que profond helléniste, a traduit les œuvres d'Hippocrate, d'Athénée, le Tableau de Cébès et le Manuel d'Épictète.

En même temps que la littérature ancienne trouvait ainsi de savants et nombreux interprètes, la littérature moderne étrangère commençait à être mieux comprise, mieux appréciée, et

on ne se contentait plus, pour juger Shakespeare, des spirituelles parodies de Voltaire. Letourneur traduit les *Nuits* d'Young, Shakespeare et les poésies gallicques de Macpherson. Le comte de Tressan traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, et Rivarol l'*Enfer* du Dante. Le libraire Panckoucke traduit aussi *Roland furieux*, et il est aidé dans ce travail par Frammery; il traduit également la *Jérusalem délivrée*, en 1785. En 1774, avait paru la traduction bien préférable du même poème, par Lebrun, traducteur de l'*Illiade*. Colardeau traduit en vers plusieurs *Nuits* d'Young; Linguet traduit le Théâtre espagnol; Laplace, les romans de Fielding, et un homme qui devait marquer dans la littérature de l'empire, M. de Fontanes, débutait en 1783 par la traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* de Pope.

En 1780, un jeune homme mourait à moitié fou sur un des grabats de l'Hôtel-Dieu. C'était Gilbert, notre plus grand poète satirique depuis Boileau. Lui aussi avait essayé de reproduire les beautés des littératures étrangères; il avait su faire revivre dans une poésie élégante et pure deux chants de la *Mort d'Abel* de Gessner.

On a écrit très-spirituellement dans ces derniers temps pour et contre la *littérature facile*. Dans la période littéraire que nous examinons, s'offrent un certain nombre d'écrivains que l'on pourrait très-justement ranger dans cette catégorie des littérateurs faciles, et qui s'essayèrent, avec une égale médiocrité, dans le roman, dans le théâtre et la poésie légère. Nous inscrirons dans cette classe le marquis de Ximènes, avec son bagage tragique, ses poésies diverses et ses discours en vers; Vigée, qui commençait alors, et dont les dernières productions n'ont point démenti la fadeur de ses premiers débuts; Arnaud-Baculard, avec ses innombrables nouvelles, ses *Epreuves du Sentiment*, et même son lugubre drame de *Comminges*; Bret, avec ses poésies et ses fables; Gentil-Bernard, avec son *Art d'aimer*; Cailhava, avec ses médiocres écrits sur le Théâtre, sur

Molière, et ses détestables comédies; Palissot, avec sa *Dunciade*, son Théâtre et ses *Mémoires littéraires*, qui méritent seuls une honorable exception; le fécond et ridicule Cubières-Palmezeau; le marquis de Pezay, avec ses opéras, ses poésies et ses mélanges, et surtout Dorat dont le nom dispense de toute qualification.

Cette époque offre en revanche d'autres écrivains faciles, Boufflers, Parny, Colin-d'Harleville, dont les noms doivent vivre avec honneur et avec gloire, parce que chez eux la facilité fut en quelque sorte un produit du talent, et qu'elle fut accompagnée des dons brillants de l'imagination et de l'esprit. Telle avait été aussi la facilité de Gresset et de Voltaire; telle fut celle de l'abbé Delille. Ce fut aussi un poète facile que ce bon et regrettable Andrieux qui, dès 1789, commençait à former avec Picard et Colin-d'Harleville cet aimable et spirituel triumvirat qui enrichit la scène française de tant d'ingénieuses productions. Desforges, Barthe, Imbert, Goldoni, Monvel, Sedaine y brillaient aussi par d'élégantes esquisses, quand apparut Beaumarchais avec sa pétillante comédie du *Barbier* et ce drame-colosse du *Mariage de Figaro*, qui remua la France et le monde. Pendant que Beaumarchais plantait ainsi le drapeau novateur sur le terrain de la vieille comédie, Ducis et Chénier, successeurs de Lemierre, de La Harpe et de Dubelloy, donnaient à la scène tragique l'impulsion de leur génie sévère et vigoureux.

Tel était le théâtre avant la révolution française. Quant aux romanciers de cette époque, ils mériteraient un examen spécial et approfondi. Deux hommes surtout se dessinent avec une physiognomie caractéristique, Rétif de La Bretonne et de Laclos. Celui-ci a fait un chef-d'œuvre de combinaisons et de style, ce roman, d'une triste célébrité, où la perversité du cœur et de l'esprit est peinte avec une effrayante profondeur: en lisant ce livre extraordinaire, il est impossible de ne pas plaindre la société où posent de si horribles modèles, de ne pas exécuter l'imagination

qui se complait en de pareilles peintures, de ne pas admirer le talent qui les réalise.

Comme on le voit, nous venons d'esquisser le tableau à peu près complet, d'une importante période littéraire de vingt années, à répéter que la fin du XVIIIe siècle fut une époque vraiment étonnante; mais la plupart des faits qui servent à démontrer cette vérité sont ignorés parce qu'ils n'ont jamais été recueillis, et qu'on a écrit l'histoire de cette grande guerre intellectuelle du XVIIIe siècle comme on écrit en général l'histoire de toutes les guerres: on a tout donné aux généraux, rien aux capitaines et aux soldats.

LÉON HALEVY. (Le Siècle.)

GRAND-THÉÂTRE.

Dimanche 13 octobre 1837. — 1^o EULALIE GRANGER, drame. — 2^o Le PASTILLON DE LONGJUMEAU, opéra. — On commencera à six heures.
Lundi 16 octobre 1837. — Deuxième représentation de M. Dérivis. — 1^o DE CHAPELLE, opéra. — On commencera à six heures 1/2.

BOURSE DE PARIS DU 12 OCTOBRE.

Le 5 p. 0/0 est toujours en hausse.
Cinq pour cent 109 10 109 50 169 10 1:9 25
— fin courant. 109 10 109 50 109 10 109 50
Quatre pour cent 100 10
Trois pour cent 80 55 80 45 80 55 80 45

AMÉDÉE ROUSSILLAC.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.

Feuille d'Annonces.

ANNONCES JUDICIAIRES.

(3365) Le lundi seize octobre mil huit cent trente-sept, à dix heures du matin, il sera, sur la place Croix-Paquet, par le ministère d'un commissaire-priseur, procédé à la vente au comptant d'objets saisis, consistant en bancs de tour avec leurs coupés en fonte et fer, leurs roues et accessoires, plusieurs étaux, rouleaux et meules en fonte pour laminer, un grand nombre d'outils de mécanicien, soufflets, enclumes, et beaucoup d'autres objets. JARRASSON.

(3368) Demain lundi, dix heures du matin, sur la place des Repentirs, à la Guillotière, il sera procédé à la vente au comptant d'objets mobiliers saisis, consistant en tables, chaises, réchaud, comptoirs, balance, romaine, crochets, etc. etc.

ANNONCES DIVERSES.

(3021) A VENDRE. — Vaste terrain propre à bâtir, à la descente du pont de la Guillotière, sur la place des Repentirs. S'adresser à M. Charbonnier, place Bellecour, n° 5, au 2^e étage.

(3351) A VENDRE. — Un fonds de café bien achalandé, situé dans un des faubourgs. S'adresser au bureau du journal.

(3357) A VENDRE pour cause de départ. — Un fonds de café-cabaret, situé rue de l'Attache-des-Bœufs. S'adresser au bureau du Censeur.

(3353) A LOUER de suite ou à la Noël. — Un bel appartement de six pièces, sur le quai du Rhône. S'adresser rue Puits-Gaillot, n° 29, au 3^e, chez M. Meurer.

(3345) A VENDRE. — Un bon fonds de cordonnier, à la Croix-Rousse. S'adresser au bureau du journal.

(3352) Un homme dans la force de l'âge, connaissant parfaitement l'agriculture et ayant les connaissances nécessaires pour régir un domaine, s'offre en cette qualité. Les renseignements à fournir ne laissent rien à désirer. S'adresser rue Lafont, 22, café du Phénix.

(3261) Un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, pouvant donner les renseignements les plus favorables, désire faire la place de Lyon, n'importe pour quelle partie. S'adresser à M. Brosse rue des Quatre-Chapeaux, n° 11, au 1^{er}.

(3362) On demande un jeune homme de quatorze à quinze ans, ayant une jolie écriture, pour travailler dans un bureau et faire les commissions. S'adresser rue Mulet, n° 7, au 1^{er}.

GRAND BAL DU CIRQUE.

(3364) Le directeur de cet établissement a l'honneur de prévenir le public que, pour cause de réparations nécessaires à l'embellissement de la salle, l'ouverture des bals, qui devait avoir lieu dimanche 15 courant, est renvoyée, sans aucune remise, au dimanche suivant.

PARBREVET DE PERFECTIONNEMENT

BALANCES BASCULES

Pour le pesage des Voitures, Pour Poids publics et grands Etablissements;

ET BASCULES PORTATIVES

l'usage des Marchands de Soie, de Fer, de Charbon; des Maisons de Roulage, Forges, Mines, etc.

CHEZ BERANGER ET C^e, BALANCIERS-MÉCANICIENS, Rue des Forces, près la place de la Fromagerie, A LYON.

(3366) Il a été égaré, depuis le 23 septembre dernier, un carton renfermant 21 écharpes satin façonné chiné. Les personnes chez lesquelles on aurait pu l'oublier ou déposer par erreur sont priées d'en donner avis à MM. Gamot frères, n° 2, place Croix-Paquet.

(3367) Le sieur Priskovitz et C^e ont l'honneur de prévenir le public qu'ils viennent de former un établissement à Lyon, rue St-Jean, n° 55, à l'entresol, d'un genre chrysophiligne, et d'un nouveau genre d'encadrement et tableaux pour pendules à musique et harmonicas; les cadrans, faits par un nouveau procédé, offrent l'effet le plus beau: dessinés en or fin sur verres de diverses couleurs, l'ensemble de ces tableaux est magnifique; ils ne laissent rien à désirer. Ils font aussi encadrements de vieilles glaces, couverts en verre dorés et peintures fines, ornements de café, devantures de piano et d'hôtel pour les églises, règles de billard, garnitures de salon, tableaux de saints et autres, etc.

UNE MÉDAILLE D'ARGENT A ÉTÉ DÉCERNÉE A L'AUTEUR.

Guérison des Cors.

De nombreux certificats, des expériences récentes et décisives, prouvent que la *Pâte tyllacienne* de M. Mallard, pharmacien à Paris, est toujours la seule qui guérisse d'une manière constante les *corps, durillons et oignons*. — 2 f. la boîte. — Dépôts à Lyon, à la pharmacie des dépôts, place des Célestins, chez M. Deschamps et chez M. Vernet, pharmaciens. (3260)

MAIRIE DE LA VILLE DE LA CROIX-ROUSSE.

ADJUDICATION

DES TRAVAUX DE CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE.

Le maire de la ville de la Croix-Rousse

DONNE AVIS

Qu'il sera procédé, le dix novembre prochain, à une heure après midi, dans une des salles de la mairie, à l'adjudication de l'entreprise des travaux de construction de l'église du quartier St-Clair, qui doit être élevée dans le clos de la Boucle.

Les entrepreneurs qui voudront concourir pour obtenir cette adjudication pourront prendre connaissance, au secrétariat de la mairie, tous les jours, de neuf heures du matin à trois heures après midi, du devis, des plans et du cahier des charges de l'entreprise.

Fait à la mairie, le 10 octobre 1837.

Le maire de la Croix-Rousse, J.-C. REVOL.

THÉS DE LA CHINE

AU DÉPOT GÉNÉRAL DE LA PHARMACIE DES CÉLESTINS.

Ce magasin, dans le genre des maisons de Paris, de Londres et de Genève, possède un assortiment complet de véritables thés de Chine dans les prix de 8 à 30 f. la livre pour les thés noirs et de 8 à 60 f. pour les thés verts.

- | | |
|-------------|-----------------|
| THÉS NOIRS. | THÉS VERTS. |
| Congo. | Tchulan. |
| Pouchong. | Hyswin. |
| Choukasong. | Perlé. |
| Soatchoun. | Impérial. |
| Pekoc. | Poudre à canon. |
| Podrea. | Caravane. |

(3322) Service des Omnibus de Lyon à Beaujeu, La Croisée, Belleville, Saint-George et Villefranche, partant tous les jours à deux heures du soir, et de Beaujeu à cinq heures du matin, faisant le trajet en six heures.

Les bureaux sont chez M. Maseron, aubergiste, quai de Bondy, n° 152.

GUÉRISON

DES Maladies Secrètes.

NOUVELLES OU ANCIENNES,

Dartres, gales, rougeurs à la peau, ulcères, écoulements, fleurs ou pertes blanches les plus rebelles, et de toute acrotie ou vice du sang, et des humeurs.

Par le Sirop Dépuratif Végétal de Séné.

Extrait du précieux Recueil des Recettes médico-officinales.

PUBLIÉ PAR ORDRE EXPRES DU GOUVERNEMENT.

Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage; il n'apporte aucun dérangement dans les occupations journalières, et n'exige pas un régime trop austère.

S'adresser chez PERENIN, pharmacien-chimiste, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon. (3059)

Maladies Secrètes et de la Peau.

SIROP VEGETAL DE SALSEPAREILLE.

Préparé par COURTOIS, pharmacien à Lyon, ancien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, à Saint-Clair, près de la Loterie.

Ces sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénérien, indispensable après l'usage du mercure dont le détruit totalement les traces; spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les apôtés et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgement des glandes et des articulations, rhumatisme, goutte, les fleurs blanches des femmes, et contre les écoulements récents ou invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. Prix: 3 f. et 4 f. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le vil prix pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce sirop en font le plus bel éloge.

- On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)
A Dijon, chez Borsary, chirurgien-dentiste, rue Vauban, n° 13.
A Marseille, chez Thumain, pharmacien, Grande Rue de Rome.
A Grenoble, chez Dechenaux père, quincaillier, Grande-Rue.
A Genève, chez M. Burkel, droguiste.
A Vienne, chez Mouret fils, épiciers, rue Marchande.
A Nîmes, Roque-Verdier, pharmacien.
A Mâcon, M. Charpentier, marchand de papier et d'estampes.
A Rive-de-Gier, chez M. Jacques Chollet, épiciers, rue Paluy.
A Givors, chez M. Thivy, épiciers, Grande-Rue.
A Saint-Etienne, chez M. Pignoul, droguiste-herboriste, rue de Lyon.
A Avignon, chez Guibert, pharmacien, place St-Didier.
A Villefranche (Rhône), Roset, confiseur.
A Châlon-sur-Saône, chez Courant, quincaillier-coiffeur, au coin de la rue au Change.
Valence, Ronzier, place des Clercs.
Lons-le-Saunier, Vincent, épiciers et marchand de parapluies, place de la Liberté.
Paris, Maréchal, épiciers, rue du Pont-aux-Choux, n° 14 ou 17.
Le Puy, Bernarlipic, droguiste, rue Panassac, n° 164.
Aussi que dans les principales villes de France.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

A dater du lundi 9 octobre courant, l'étude de Me Brunier, avoué, successeur de Me Biféri, est située quai Humbert, n° 12, allée du Gouvernement. (3316)

(1638) VÉSICATOIRES-CAUTÈRES.

PAPIER D'ALBESPEYRES, seul approuvé par les membres de la Faculté de médecine pour se panser sans douleur et obtenir une suppuration abondante et inodore. (COMPRESSES SPONGIEUSES préférables au linge.)

Dépôts chez les pharmaciens Guichard et Roussin, St-Dominique, à Lyon; Michel, à Tarare; Trouillet, Vienne; Brigaud, à Thizy; Couturier, à St-Etienne.